

Plaidoyer pour Eugène Fromentin

Boris Taslitzky

Voici cent ans déjà que paraissait un petit livre sur l'Algérie, *Une saison dans le Sahel*, dont l'auteur était un peintre connu, Eugène Fromentin, salué comme un grand écrivain par George Sand et Flaubert. Il devait par la suite, et sans cesser jamais de peindre, écrire trois autres ouvrages dont le succès fut grand, qui auréola son nom de la double gloire du peintre et de l'écrivain, mais lui attira la méfiance de ses confrères de la palette et de l'écritoire. Il mourut célèbre et fut bientôt oublié.

Tout fut injustice dans son sort posthume. Les écrivains le tinrent pour un petit peintre, les peintres pour un raseur de la plume, n'exceptant cependant pour un temps que *Les Maîtres d'autrefois*, ce chef-d'œuvre que presque personne ne lit plus. Je soupçonne fort les premiers de n'avoir jamais regardé ses tableaux et mes confrères d'avoir trop ignoré ses écrits.

On peut encore rencontrer quelques personnages graves, chargés d'ans et d'arrière-petits-enfants qui se souviennent d'avoir lu *Dominique*. Ça ne fait pas riche de leur en parler. « Dominique, vous aimez ça ? Quel drôle de goût ! » Il est prudent alors de remballer ses outils si l'on tient à conserver quelque aspect d'honorabilité intellectuelle et, le diable me pardonne, mieux vaudrait évoquer le nom de Henry Bordeaux que celui de Fromentin.

Je ne parviendrai pourtant jamais à admettre que ce nom demeure attaché à la brocante du Second Empire, au clinquant de l'orientalisme. La postérité joue de ces tours aux créateurs de genre qu'elle confond volontiers avec leurs épigones. Je ne crois plus à la justice immanente de cette très vieille et toujours trop jeune grande dame, dans le giron de laquelle les malchanceux déversent tant d'espérance. Vous et moi, qui sommes les héritiers du passé, y voyons-nous si clair ? Pensons-nous si juste ? N'avons-nous pas épousé bien des querelles, accepté sans contrôle et pourtant sans remords tant de classifications léguées par l'hier et l'avant-hier de l'histoire que l'éducation reçue nous fait tenir pour certitudes ? Il me paraît probable que notre jugement, marqué au sceau de la trépidation de l'époque, comporte autant d'ombre que de lumière.

Bien sûr, on a exhumé de l'oubli Georges de la Tour, le Gréco, Patimir, Ruysdael, Baugin. Ces réparations tardives d'une postérité récente ont mis en valeur quelques œuvres rares, produisant enfin au jour le mérite d'artistes qui créèrent des centaines d'ouvrages, détruits par l'incompréhension de siècles d'amateurs, tout aussi éclairés cependant, intelligents, cultivés et routiniers que le sont ceux d'aujourd'hui. Cependant, vaille que vaille ses arrêts, me dira-t-on, la postérité a tout de même rendu justice, même s'il ne demeure, pour sa joie et sa culture, qu'une demi-douzaine de Baugin. Mais quelles preuves possède-t-on de son infaillibilité ? Et puis, on sait trop ses goûts versatiles des modes d'époques, pour ne pas la soupçonner d'avoir laissé précipiter dans le néant l'œuvre entière d'autres Ruisdaël, d'autres Baugin. Elle a de singulières méthodes. Elle classe *ex cathedra*. Elle accepte tout Rubens et elle a raison : le génial s'éclaire aussi du moins bien, qui contribue à sa manière à expliquer l'artiste et l'homme. Mais elle rejette à tort tout Bonnat, qui fut assez atroce, sans savoir retenir ses quelques mérites de jeunesse.

J'entends d'ici des gens se réjouir en faisant mine de s'indigner. « Ah ! ce pompier, nous savions bien qu'il admirait Bonnat ! » Bon. Si vous voulez. J'admire ceci ou cela d'Untel ou de Tel autre, sans m'occuper de la signature ; je ne renoncerai jamais au droit de choisir dans l'œuvre des maîtres ou des ratés. Parlons encore de Thomas Couture. J'abandonne volontiers les Romains de la décadence, mais dites-moi, s'il vous plaît, nous qui constituons la postérité du XIX^e siècle, qu'avons-nous fait, qu'avons-nous dit de son œuvre admirable de portraitiste à laquelle Manet doit tant, nous qui croyons si bien voir Manet alors que nous ne voyons plus du tout Couture ? Je dis Couture, j'en pourrais dire bien d'autres.

Mais c'est à Fromentin que je pense à présent. Je m'aperçois que je parle latin pour toute une génération ; celle de la jeunesse française pour laquelle ce nom-là est à peine nom de rue, sauf peut-être à La Rochelle où c'est aussi un monument quelconque, me semble-t-il, qui l'évoque, en perpétue le souvenir, parce qu'il y est né et qu'il y mourut.

Il fut célèbre, mais se vit refuser la consécration officielle. Une première fois en 1867, lorsqu'il fut candidat à l'Académie des Beaux Arts, où son œuvre d'écrivain lui fit tort : les artistes élirent Pils, qui eut le bon goût de ne jamais rien écrire. Il subit un second échec, lorsqu'en 1876 l'Académie Française lui préféra Charles Blanc qui fut quelque chose dans la critique d'art et crut devoir, pour couronner son succès, insulter basement en Fromentin le peintre et l'écrivain. Celui-

ci a beaucoup écrit, beaucoup peint, sur l'Algérie notamment, et pas du tout dans le sens du colonialisme. Je doute qu'à présent la lecture d'*Une saison dans le Sahel* satisfasse les goûts littéraires de l'écrivain Soustelle, et pas seulement ses goûts littéraires... Au fond, je me prends à croire tout de même un petit peu à la postérité. Un jour viendra où ce livre-là servira, pour la part qui lui revient, à mieux faire voir le visage français dont une partie demeure aussi cachée qu'une des faces de la lune. Fromentin était parti vers l'Algérie pour y découvrir une lumière nouvelle, et c'est bien elle qu'il y trouva dans les yeux des hommes de là-bas, pour lesquels s'émurent son cœur et sa raison de républicain. Ce pays, ces hommes, il en parla toujours avec le plus grand respect, il les peignit avec ce tact fait de dignité et de retenue par quoi il sentait que les siens n'étaient point toute innocence. Certes, il n'eut jamais, lorsqu'il peignit, le génie poétique d'un Chassériau, l'ampleur d'un Delacroix ni le scepticisme de son énorme enthousiasme pictural. Il fut tout autant dépourvu de la fière certitude des réalistes de son époque, qu'il n'aimait pas, mais qu'il sut saluer à sa façon lorsqu'en 1869 il fut à l'origine de la Légion d'honneur proposée à Courbet – et que celui-ci refusa – et lorsque, deux ans plus tard, avec sa politesse austère de grand monsieur, il exprima son dégoût à Meissonier et au jury du Salon qui refusaient les œuvres de Courbet au lendemain de la Commune par esprit de « *salubrité nationale* ».

Je crains que, pour les goûts changeants de la postérité, cet homme ait trop eu le génie de l'objectivité pour complaire aux sens des générations les plus énervées du monde. Il rêve, il aime, il s'emporte, mais constamment il se contrôle, ne croit qu'à ce qui lui est démontré par l'analyse et l'expérience, ne se rendant à l'enthousiasme que lorsqu'il peut dans le même temps se rendre à la raison. C'est sans doute ce qui déplaît, ce qui ne fait pas « artiste ». Cette objectivité qu'il posséda au suprême degré, qui le fait fils de Descartes et un serviteur de la raison, situe Fromentin au milieu du siècle dernier comme un annonciateur du meilleur XX^e siècle – ce qui ne lui est pas pardonné. Car son objectivité est toute d'analyses raisonnées, contrôlées, confrontées aux sources d'une connaissance scientifique de l'histoire des sociétés, qui fit de lui, qui ne se savait que foncièrement démocrate, un pionnier de la pensée socialiste qui s'ignorait tout en s'en soupçonnant, peut-être, malgré sa terreur affichée du socialisme militant, avec toutes les sottises qu'il put dire sur la Commune, très voisines de celles que proféra son amie George Sand. En 1848, de Biskra où il se trouvait en Algérie, il avait salué la révolution de Février, l'avènement de la République, envié ceux qui avaient eu le bonheur de se battre pour elle ; mais,

bientôt effrayé par l'ampleur du mouvement ouvrier, il se ralliait en juin à Cavaignac. Il sut cependant y voir plus clair lorsqu'en 1849 il écrivit : « ... *Le danger réel ne vient pas du peuple [...] Il vaut mieux attendre le coup d'État s'il s'en prépare un, et sortir alors, que d'aider à le consommer.* » Il est certain qu'il bouda l'Empire à ses débuts. Homme du monde, il se laissa sans doute entraîner dans son sillage, tout comme Delacroix, fréquentant le salon de la princesse Mathilde qui sut tant faire pour rallier les intellectuels au régime. Homme d'honneur, il rompit avec la princesse, bien que ce ne fût pas sans danger pour sa carrière, lorsque celle-ci exigea de lui des démarches de pensée qui répugnaient à ses sentiments profonds. En 1870, il soutint le patriotisme des Parisiens, dans lequel il voyait le sursaut de l'honneur national qui eût pu sauver la patrie. Mais il ne le voyait qu'abstractivement, non en homme d'action. Il souhaita le succès, mais dit son pessimisme. La Commune l'épouvanta : grand bourgeois, il demeura fortement attaché au destin de sa classe. Cependant, il savait comme personne, écrivant *Les Maîtres d'autrefois* en 1875, distinguer dans l'histoire du passé les réalités de la vie sociale, ne pas confondre les notions de peuple et de classe, et en tirer les enseignements comme les conclusions. Son esprit fut fluctuant comme citoyen ; il fut mieux assuré dans sa démarche de pensée comme créateur original, et peut-être unique en ces temps où il était si pénible pour un homme de sa classe et de sa profession de s'y retrouver dans l'histoire quotidienne.

Sans doute, ses connaissances de l'histoire n'étaient-elles pas aussi sûres que sa science picturale, mais c'était alors, dans le monde où il évoluait, les plus avancées de son temps, et il faut lui être reconnaissant d'avoir su les employer avec tant de discernement et de choix dans ce chef-d'œuvre d'écrits sur l'art qu'est *Les Maîtres d'autrefois*. Il fut tout de même un temps où la bourgeoisie libérale sut saluer cette œuvre-là. Au début du siècle, ce livre servait encore de guide au raisonnement de l'artiste, lui ouvrait la connaissance et la compréhension de l'art des Flandres et des Pays-Bas, l'éclairait encore sur sa propre utilité sociale. Et puis brusquement, au lendemain de la Première Guerre mondiale, ce fut comme si tout cela n'avait jamais existé. Un grand homme comme Élie Faure salua Fromentin, écrivain d'art, d'un beau coup de chapeau en le tuant d'un mot, sans doute superbe, comme ce grand maître du verbe savait en créer : « *grammairien de la peinture* ». Trouvaille à la fois juste et parfaitement assassinate, tombant comme un couperet dans un milieu où Vaugelas nous fit tant souffrir, tant pleurer sur nos cahiers d'écoliers. Ce mot-là lu à quinze ans me dégoûta longtemps d'ouvrir *Les Maîtres d'autrefois*, qu'une

vieille dame, qui se souvenait d'avoir, encore enfant, vu Fromentin, m'avait offert en souvenir d'une gloire passée qui lui semblait toujours auréoler sa conception de la dignité bourgeoise. Je n'avais pas jeté ce livre, parce que je respecte les livres autant que les palettes, et que celui-là était trop beau en son bleu neuf. Je l'ouvris deux ans plus tard, un soir d'ennui. Quelle révélation ! Quelle beauté dans l'écriture et dans le raisonnement, quel contenu, grands dieux ! moulé dans une forme de très grand écrivain où la raison jamais ne tue le sentiment, ni ne se laisse dominer par lui, lorsque l'émotion empoigne le peintre qui pourrait alors, sans qu'on puisse lui en faire procès, dominer l'écrivain ! Voulez-vous savoir ce qu'est l'enthousiasme le plus pur, contrôlé par la raison la plus saine, s'exaltant l'un l'autre avec une unité jamais mieux atteinte dans le domaine de l'écrivain d'art ? Alors lisez encore ou lisez enfin Fromentin. Il s'exalte, il se maîtrise, il analyse, il conclut avec réserve, avec prudence ou avec assurance, selon le cas, ou bien, s'il ne sait pas, il le dit, il dit pourquoi il hésite et comment il laisse la porte ouverte au raisonnement ultérieur. Dans l'instant où il va conclure, il lui arrive de se reprendre, de percevoir le bien-fondé de l'antithèse, de l'exposer avec une honnêteté scientifique d'artiste passionné, de savant conscient de la portée des mots, de leur action concrète. Jamais il ne mit l'artiste au-dessus ou en dehors de l'homme, de sa fonction sociale, mais jamais non plus il n'en laissa rabaisser la dignité professionnelle et les connaissances. Il voulait l'homme et l'artiste conjugués dans une même élévation de science et de pensée. Il le dit fort clairement, étudiant la démarche de l'art français de son siècle en parlant d'un artiste qu'il ne nomme pas par discrétion (Millet, semble-t-il), mais qu'il admire avec ferveur, le comparant aux maîtres anciens de la Hollande : « *Comme homme, il a de quoi les faire rougir ; comme peintre, les vaut-il ?* »

Il faut être deux fois grand écrivain pour donner à voir un paysage ; il suffit peut-être de l'être une fois si l'on est peintre et, peintre, Fromentin l'était plus et mieux que ne le croient ceux qui font profession d'écrire sur la peinture. Je ne sache pas qu'il y ait de plus belles pages exaltant le sentiment du paysage que celles que Fromentin consacre dans *Dominique* à son évocation (je ne dis pas : description). Et la merveille, dans ce livre d'émotions intimes et jamais indiscrettes, dans la peinture des sensations, c'est la présence des visages et des expressions vus et donnés doublement en peintre et en écrivain. Jamais, pourtant, lui qui fut et peintre et écrivain, il ne se laissa aller à la confusion des genres. Il écrivait à Sand pour s'en expliquer : « *Je suis constamment en lutte avec mes livres, et je ne connais rien de plus*

difficile, en fait d'art descriptif, que de donner par des idées plastiques l'équivalent des idées littéraires. Aussi, j'ai bien peur, Madame, de ne jamais vous satisfaire, par ma peinture, pas plus que je ne me satisferai moi-même... »

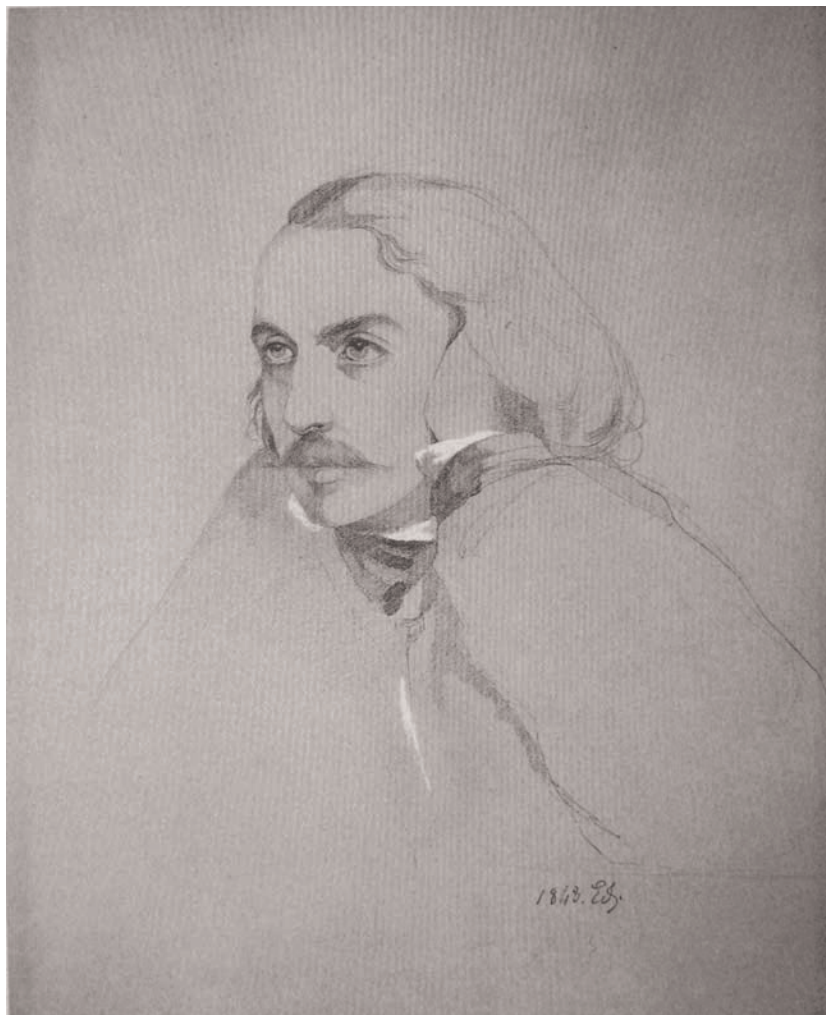
On me dira que je m'en tire comme je peux et que, n'étant pas écrivain, je mets l'accent bien plus sur son œuvre écrite que sur son œuvre peinte parce que ce serait un peu comique de défendre ce peintre-là. Parce que ce n'est pas un vrai peintre, tout le monde le sait. Évidemment, tout le monde le sait, à commencer par ceux, qui n'ont jamais vu ou mal vu ses tableaux et qui, eux, le savent de science apprise. Eh bien, il se trouve que je ne suis pas de cet avis et que, sans pour cela le mettre au niveau des plus grands, je trouve ingrat qu'il soit mis au dessous des petits. Il avait ses limites, il connaissait ses possibilités, qui n'étaient pas minces, il en a usé avec toute la mesure dont il avait la science. Humble et digne devant la connaissance, savant et respectueux devant le style, il a légué à son pays, qui par trop de richesses en fit peu de cas, une œuvre peinte qui aurait honoré d'autres nations, qui n'est pas éclatante, mais qui n'est pas terne et qui, mieux qu'un ouvrage de bel artisan, révèle la grande âme et la pensée profonde d'un bel artiste. Il n'eut pas le génie exaltant, le sut et en souffrit. Mais il s'attacha à l'étude et l'expression de la lumière et des hommes de toute sa passion consciencieuse. Ce qui est une grande chose dont on s'apercevra le jour où l'on cessera enfin de croire que l'inconscience est le propre du génie bien né.

Il n'était pas tapageur, il savait trop bien, hélas, demeurer dans sa pénombre dorée un peu triste, jamais sévère. Hautain, certes, jamais méprisant, rendu solitaire par la conscience qu'il eut comme personne (Degas excepté, sans doute) de sa dignité et de son honneur d'artiste qui ne se galvaude pas, il fit entendre la voix la mieux raisonnée, mais non la moins ardente de son temps. Il était équitable et discret parce qu'il se voulait juste, et il le fut. Pour plaire, il lui manqua d'être un peu méchant, de faire de ces mots ciselés qui se fichent dans la mémoire comme une flèche. Il fit mieux : il fut profond et difficile.

La postérité l'a relégué dans une ombre aussi bête que l'opacité. C'est elle-même qui s'est mise dans son tort. Et nous tous avec elle, qui sommes cette belle dame orgueilleuse, un peu borgne, un peu sourde.

Boris Taslitzky

La Nouvelle Critique n° 91 décembre 1957



Eugène Fromentin, *Autoportrait*, 1843, crayon noir rehaussé de gouache blanche, 28,4 x 21,3 cm, Musée des Beaux Arts, La Rochelle